

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Hugues Portelli (dir.), *L'Internationale socialiste*, Paris, Éditions ouvrières, 1983, 189 p.

par André Beudet

Politique, n° 7, 1985, p. 153-159.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/040490ar>

DOI: 10.7202/040490ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Hugues Portelli (dir.), *L'Internationale socialiste*, Paris, Éditions ouvrières, 1983, 189 p.

Tout d'abord, un avant-propos où on nous explique candidement que cet ouvrage «laisse demeurer quelques zones d'ombre», notamment «sur la période de reflux des années 1955-1970, qui est d'ailleurs celle de la décolonisation». C'est gros comme zone d'ombre et c'est énorme comme lacune. Ce n'est pas tout de parler de reflux, encore faut-il expliquer comment on en arrive à cette conclusion qui, telle que présentée, est loin d'être convaincante. De plus, la période de la décolonisation a été trop importante pour ces pays européens dont les partis socialistes étaient au cœur de l'Internationale pour que soit justifiée une telle absence; et cette période a été trop importante pour les «nouveaux» socialistes d'un tiers-monde en voie d'émancipation pour que ce soit ainsi passé sous silence.

Léon Hamon continue de décevoir avec une étude sur «l'Internationale Socialiste depuis 1945 et la tradition des internationales ouvrières». Constituant dans les faits un très rapide survol de l'ensemble des Internationales socialistes et communistes depuis la seconde moitié du 19^e siècle, l'auteur tente de décrire, en une séquence uniformisée et répétitive: le contraste entre la dimension internationale et les réalités nationales propres à chaque époque, les rapports entre voisins et l'extension effective des mouvements; les relations avec les pouvoirs nationaux; les structures; et les défis propres à chacune des Internationales. Hamon ne dit cependant

à peu près rien des circonstances ayant présidé à la naissance comme à la mort de ces regroupements, il ne situe pas les Internationales dans le temps, son propos n'est pas « daté », ce qui nous paraît pourtant essentiel dans une introduction de ce type. Il consacre beaucoup d'espace au Comintern et au Kominform alors qu'il ne dit à peu près rien des choses importantes qui se produisaient au même moment chez les socialistes : ainsi, la portion de vie de la 2^e Internationale de 1918 à 1923 et la naissance de l'Unions ouvrière internationale de spartis socialistes en 1921 ne sont pour ainsi dire pas étudiées sinon pour en signaler la fusion en 1923, les circonstances de ladite fusion étant elles-mêmes quasi ignorées.

Mais les faiblesses de Hamon sont heureusement compensées par les collaborations suivantes. D'abord par une étude intéressante et bien documentée sur l'Internationale ouvrière socialiste entre les deux guerres. Alain Bergounioux, à qui l'on devait déjà *La social-démocratie ou le compromis* (avec Bernard Manin) s'intéresse ici à l'IOS et à sa « tragique impuissance », jugement tout de même tempéré par la reconnaissance du fait indéniable que « son échec, après tout, est aussi celui des démocraties européennes » de cette époque. Sont décrites dans ce texte les circonstances de la lutte qui mettra aux prises, à compter de 1918, une droite sociale-démocrate attachée aux restes de la 2^e Internationale d'avant-guerre, une gauche révolutionnaire qui croit à la lutte des classes mais pas au rôle d'un parti d'avant-garde ni à une voie unique de passage au socialisme) et, enfin, une 3^e Internationale communiste intraitable qui refuse le compromis social-démocrate. Et si Bergounioux ne fait pas ressortir assez clairement le rôle central du Labour britannique (« dépositaire » des restes de la 2^e Internationale) dans l'ensemble des débats et rapprochements qui mèneront à la création de l'IOS en 1923, il donne à ces événements un éclairage intéressant en situant la nouvelle IOS face aux réalités nationales

socialistes, libérales, communistes et fascistes, à la guerre et à la paix, au Traité de Versailles, à la Société des Nations, etc.

Guillaume Devin poursuit en traitant de la renaissance de l'Internationale socialiste entre 1945 et 1951. On retrouve là aussi un constat pessimiste à l'effet que l'absence de pouvoir réel de l'Internationale et ses divisions continuelles «découragent l'observateur d'y trouver le ferment d'un internationalisme rénové et le développement d'un message spécifique». Mais ce «découragement» n'empêche pas, bien au contraire (et heureusement), l'auteur de rendre compte des activités et événements d'une période tout de même marquée par la création de liens organiques relativement solides, lesquels se concrétiseront par l'établissement, en 1947, du Comité de la Conférence socialiste internationale (le COMISCO). Et c'est l'action parfois brutale de ce même COMISCO, ses décrets d'expulsion et ses mises à l'index qui contribueront le plus à la mobilisation d'une «Europe socialiste et démocratique», anti-communiste et prétendant à un pragmatisme et à un réalisme qui tranchent avec l'historicisme et le messianisme qui avaient jusque-là tenté plusieurs socialistes.

Quatre contributions marquent ensuite une rupture avec la vision globalement internationaliste des collaborateurs précédents. En effet, pour Hanley, Steininger, Buffotot et Portelli, le thème n'est plus tant l'Internationale elle-même que divers socialismes nationaux dans leurs rapports avec l'Internationale.

D'abord un Labour britannique au rôle toujours décisif dans le processus de reconstruction de l'Internationale, mais un Labour aux idées bien arrêtées aussi qui se donne, après sa victoire aux législatives de 1945, une politique étrangère atlantiste et impériale qui laisse à l'internationale un rôle que Hanley qualifie de minimaliste: le terrain d'action le plus fructueux pour le parti est l'État national, d'où partage d'expériences et de ressources avec les partis-frères, mais partage secondaire par rapport à la tâche principale, celle de gouverner.

Ensuite, un SPD allemand dont le cheminement souvent douloureux est décrit dans le récit de loin le plus (trop?) circonstancié de l'ouvrage. Un SPD que Steininger nous montre dans son exil londonien sous la tutelle étroite, entre 1940 et 1945, d'un Labour jaloux de sa prééminence au sein du socialisme international (ou de ce qu'il en reste) et soucieux avant tout de la victoire alliée sur la terreur nazie, et un SPD qui devra continuellement combattre la tendance de ses frères socialistes de l'après-guerre à le considérer comme un parti allemand plutôt que comme un parti socialiste.

Enfin des socialistes français qui, de la SFIO au Parti socialiste, devront souvent réajuster leurs positions au sein de la communauté socialiste internationale en fonction de réalités domestiques fort changeantes entre 1944 et 1983. Ainsi, Buffotot démontre clairement l'ampleur des bouleversements rattachés au passage d'une SFIO «internationaliste», c'est-à-dire favorable à une Internationale forte et contraignante entre 1944 et 1951, à une SFIO «nationaliste» pendant la guerre d'Algérie, et de nouveau «internationaliste» à partir de 1959-1960. Et c'est Portelli qui traite du Parti socialiste qui succédera à la Section française de l'Internationale ouvrière, l'auteur entendant alors, entre autres, démontrer le niveau d'accroissement de l'influence des socialistes français tant au niveau national qu'au sein de l'IS elle-même, le PS en étant devenu aujourd'hui «une des forces déterminantes». De 1971 à 1983 en effet, le PS aura acquis dans ce mouvement une stature qu'il était difficile de prévoir au temps d'une SFIO souvent en butte à l'hostilité des partis-frères qui digéraient mal, Labour en tête, des revirements aussi soudains que fondamentaux. Graduellement donc, le PS «détendra» le contentieux IS/Socialistes français en tentant, surtout à compter de 1973 et du refroidissement des années subséquentes avec les communistes français, de mettre à profit les avantages stratégiques que procurent, au niveau électoral domestique, des liens et des échanges suivis et publicisés avec

des sociaux-démocrates et socialistes prestigieux sur la scène internationale. Le rôle central de François Mitterrand est à juste titre souligné par Portelli en ce qui a trait à ce rapprochement PS/IS, tout comme est soulignée cette réalité qui veut que «conformément à la tradition de l'Internationale socialiste, c'est (...) avec son accession au pouvoir que le PS a définitivement accédé au club des partis leaders de ce mouvement».

Ces contributions centrées sur certains partis nationaux sont parmi les plus intéressantes du volume, notamment en ce qu'elles permettent de percevoir de façon plus micro-politique une réalité, ou plutôt des réalités internationalistes que certaines autres contributions plus ambitieuses parce que plus globales ne permettent pas de percevoir aussi clairement. Et c'est aussi l'une de ces études «domestiques», celle de Buffotot sur la SFIO, qui rachète en partie l'erreur de n'avoir pas consacré d'étude spécifique à la période 1955-1970 dans cet ouvrage sur l'Internationale socialiste.

Ceci dit, le texte de Seidelmann sur le renouveau de l'IS de 1972 à 1981 n'est pas, pour global qu'il soit, inintéressant. Loin de là d'ailleurs si l'on tient compte de la précision de la description qui y est faite des événements ayant marqué ces neuf années de vie récente de l'Internationale, années qui ont vu le regroupement gagner considérablement «en influence et en considération sur la scène politique internationale et dans l'opinion publique». Inspirée par les sociaux-démocrates allemands, autrichiens et suédois et par les socialistes français, la réforme amorcée dès 1972 devait amener l'Internationale à se donner, quatre ans plus tard, une organisation, une structure décisionnelle et une pensée adaptées à «l'évolution des rapports mondiaux». Ainsi, «l'eurocentrisme» traditionnel est dépassé, l'IS s'internationalise vraiment en s'ouvrant aux situations, réalités et démarches politiques des autres continents, elle s'intéresse tout autant au débat Nord-Sud qu'au conflit Est-Ouest, autant à l'action des non-alignés qu'à celle des puissances,

grandes et moyennes; l'IS se veut actrice et médiatrice, et le texte de Seidelmann fait très bien ressortir ses succès, ses échecs, ses ambitions et ses limites à ces niveaux. Il s'agit vraiment là d'une contribution majeure à l'ouvrage, d'un texte de base sur l'IS contemporaine.

La contribution de Jean-Christophe Romer a beaucoup moins d'ampleur que celle de Seidelmann, mais elle n'en est pas moins pertinente compte tenu surtout de son thème trop peu souvent développé, soit les perceptions soviétiques au sujet d'un internationalisme socialiste duquel les communistes ont été très près, puis très loin, mais face auquel ils n'ont jamais été indifférents. Toujours critiques de la social-démocratie, c'est en fait à cette idée que les Soviétiques ne sont pas restés indifférents, l'Internationale socialiste elle-même n'ayant pas beaucoup d'importance à leurs yeux après la seconde guerre mondiale. Mais l'IS étant social-démocrate, la critique soviétique ne l'ignorera pas et ne l'épargnera pas, Romer démontrant avec précision l'incompatibilité de deux systèmes qui s'opposent idéologiquement, politiquement et même sur des questions organisationnelles, l'URSS jugeant inconcevable à ce niveau que l'IS laisse à ses membres l'autonomie idéologique et politique qui est leur. L'intérêt de cette étude sur les perceptions soviétiques est accru du fait que l'auteur ne s'attarde pas uniquement à ce qui sépare à l'évidence sociaux-démocrates et communistes, Romer faisant également état de ce qui rapproche les uns des autres, des « possibilités d'actions communes » qui s'offrent à eux (et qui sont exploitées par eux) telles le désarmement et le pacifisme, ou encore les sensibilités tiers-mondistes.

Un court épilogue de Portelli sur l'évolution de l'IS des dernières années, ainsi qu'une série d'annexes fort utiles sur le membership, les statuts, la chronologie et quelques déclarations fondamentales de l'Internationale socialiste complètent cet ouvrage qui, somme toute, comporte les qualités et défauts de plusieurs

ouvrages collectifs. Côté qualités, plusieurs «sensibilités» différentes rendent compte de phénomènes tout aussi divers, d'où un certain non-conformisme dans l'approche qui permet au lecteur de capter l'essence des phénomènes étudiés selon plusieurs niveaux de perception et de compréhension. C'est donc stimulant, mais c'est également susceptible de générer des difficultés auxquelles le livre n'échappe pas toujours: propos qui peut sembler décousu, certaines répétitions, textes de valeurs inégales qui se côtoient en un tout qui devient à l'occasion cacophonique. Signalons enfin une faiblesse concernant l'édition elle-même: l'agencement des chapitres ne rend pas justice à l'élaboration globale en ce sens que ne sont pas respectées en tout temps les «parentés» méthodologiques et thématiques existant entre plusieurs des collaborations. Pourquoi, par exemple, détacher l'étude de Portelli sur le Parti socialiste français de l'environnement naturel que constituent pour elle les trois autres textes traitant des socialismes nationaux?

André Beaudet

Conseil de Presse du Québec